MORTI RANCSE

DANS LA TOMBE

On ne rit pas des morts

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa
Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.
ISBN 979-1-04250-082-5
Dépôt légal : mars 2024

Chapitre 1

— T'as vu comme il est trop con, ce mec ? s'écria Joyce en s'adressant à Aymeric.

Le jeune garçon qui était assis sur le canapé en face d'elle releva la tête et lui sourit. Il se raviva du fait qu'il allait probablement avoir encore un bon potin à se mettre sous la dent.

— De qui tu parles ? demanda le jeune homme qui avait hâte de savoir.

Sans attendre un seul instant, la jeune femme lança :

— Mais de Valentin, bien sûr ! Ce type est bête à manger du foin par le cul ! Ça en est presque risible !

Joyce lançait ces phrases avec tellement de conviction qu'on sentait presque un peu de haine dans ses mots. Ce n'était pas une haine directe. C'était plutôt comme si elle enviait les gens. Le gros problème, c'est que cette femme avait tellement de caractère que personne ne pouvait la raisonner. Ça aurait été perdre son temps que d'essayer.

Joyce était une jeune femme de vingt-cinq ans. Elle était en couple depuis des années avec un beau garçon qui s'appelait Thomas. Et ensemble, ils avaient eu une petite fille du nom d'Emma. La jeune femme de caractère était très brune. Ses cheveux étaient presque noirs. Elle n'était pas très grande. Mais ce qui était assez étrange, c'était le nombre de pattes d'oie qu'elle avait au coin des yeux. Car il faut bien le dire, ce n'était pas pour le nombre de fois où elle souriait que la vie était venue lui creuser les yeux. C'était plutôt comme si les malices et les diffamations non sensées qu'elle lançait lui revenaient en pleine figure. Et chaque fois que de sa bouche une nouvelle rumeur sortait, le destin la marquait d'un trait de plus.

Aymeric, quant à lui, était un peu plus jeune. Il n'était âgé que de vingt-trois ans. Il aimait bien Joyce. Mais en vérité, il était le meilleur ami de Thomas. Certaines femmes le trouvaient beau garçon et d'autres l'ignoraient totalement. Il avait, en guise de coiffure, une sorte de choucroute qui n'était pas des plus attirantes. Lui était assez grand, en revanche. Il devait approcher des un mètre quatre-vingt. On peut dire que ce garçon était bourré de complexes. C'est sûrement pour cela qu'il passait son temps à juger et à critiquer la vie des autres. Vous savez, quand on se sent mal dans sa peau, on a souvent le besoin de s'en prendre aux autres. Du moins, ça, c'est pour la partie psychologique. Car

en réalité, il faut bien dire qu'Aymeric prenait un malin plaisir à se mêler de l'existence des gens. C'est bien connu, après tout… Quand on n'a pas de vie, on cherche à tout prix à prendre celle des autres. On veut devenir l'objet de notre jalousie… Et si on n'y arrive pas, on cherche au moins à s'y engouffrer par tous les moyens.

— Pourquoi tu dis que Valentin est bête ? demanda Aymeric avec beaucoup de malice dans le regard.

Joyce ne répondit pas tout de suite. Elle semblait lire quelque chose sur son téléphone portable. Et ce qu'elle lisait devait fortement l'intéresser… Elle, qui passait son temps à tout commenter, pour une fois, elle se taisait. Ce n'était pas un silence religieux, bien au contraire ! Il s'agissait plutôt du calme avant la tempête.

La femme ne dit rien. Elle se contenta de lever les yeux de son écran lorsqu'elle eut fini de lire. Puis, elle tendit son téléphone à Aymeric.

— Tiens ! Ça va te plaire ! dit-elle avec sournoiserie.

Aymeric tendit le bras pour attraper l'appareil. Il était comme un gosse devant un manège. Il attendait son tour avec impatience pour attraper la queue du Mickey.

Si seulement son amie avait pu lui faire une transmission de pensées pour lui éviter de lire afin qu'il pût savoir ce qu'il se passait plus rapidement… Une fois qu'il eut le téléphone entre les mains, il ne perdit pas une seule minute et lut ce qu'il y avait d'écrit :

« C'est avec une grande émotion que nous apprenons la mort d'un jeune homme dans les environs de la ville de Niort. Les parents de ce dernier, encore sous le choc, ont découvert le corps sans vie de leur jeune fils. Celui-ci semble s'être ouvert les veines dans la nuit. La police a ouvert une enquête. Mais à l'heure d'aujourd'hui, tout porte à croire qu'il s'agit d'un suicide. Personne ne semble pouvoir expliquer ce geste de désespoir. Souhaitons donc à ce jeune garçon qui était très aimé de trouver le chemin qui le mènera à la lumière. »

Après avoir lu l'article, Aymeric ne put s'empêcher d'éclater de rire. C'était un rire machiavélique et moqueur. C'était comme si la disparition de ce pauvre garçon le ravissait…

— Mais quel naze celui-là alors ! Je te jure ! Et pourquoi se suicider ? Sa copine venait encore de le quitter ? C'est ça ?

Aymeric faisait exprès de parler fort et d'insister. Il espérait que Joyce allait le suivre dans son délire. Et c'est ce qui arriva… La jeune complice ne se priva pas de dire :

— De toute façon, depuis le temps qu'il en parlait partout, il fallait bien que ça arrive ! Sincèrement, les journaux, ils ne savent rien ! Ça fait des années qu'il était dépressif, le Valentin là ! Il était évident qu'il allait passer à l'acte un jour ou l'autre.

Et dans une infinie méchanceté, elle trouva bon d'ajouter :

— Et il aurait même dû le faire avant ! Ça aurait évité de devoir supporter tous ses états d'âme par la suite.

La vérité, c'est que Valentin avait été par le passé un ami proche de Joyce, Thomas et Aymeric. Il avait été un être trop empathique pour une telle bande de commères. Valentin était un jeune homme sensible. Trop sensible. Il avait consacré sa vie aux autres. C'était d'ailleurs ce qui l'avait sûrement poussé au suicide. À force de se faire avoir, même le pape y aurait perdu la foi.

Les deux amis continuèrent à débattre de ce que le jeune Valentin avait pu faire. Ils commencèrent même à critiquer ses activités lorsqu'il était vivant. Ils riaient en se moquant de son physique dans un premier temps.

— Tu te souviens du nain que c'était ?! s'esclaffa Aymeric.

— Je me souviens surtout de l'homme qu'il n'a pas été ! répondit sournoisement Joyce.

Les deux harpies recommencèrent à rire de plus belle. Ils étaient assis l'un en face de l'autre sur deux canapés gris qui se trouvaient dans le salon-salle à manger de la maison de Joyce et Thomas. À l'évidence, même si Joyce critiquait tout le monde et se donnait des airs de petite bourgeoise, elle ne devait pas être très fortunée. Car, en effet, elle vivait avec son homme dans une banale location de ville. Une simple pièce de vie au rez-de-chaussée et deux chambres, avec une salle de bain à l'étage. Une chambre pour le couple et la seconde pour la petite Emma. La douce petite n'était pas très âgée. Elle n'avait qu'un an et demi. Mais en ce soir de vendredi, l'enfant était en garde chez les parents de Joyce pour que les jeunes gens puissent profiter de leur soirée. Seulement, ce soir-là, il n'y allait pas avoir la moindre ambiance… Du moins, il y en aurait une. Mais pas la bonne.

Chapitre 2

Le dialogue pervers de nos deux vipères continua un petit moment. C'était pitoyable ! Les deux jeunes gens cherchaient à s'impressionner l'un l'autre en essayant d'être les plus méchants possibles. Mais malgré la forme démoniaque de leurs propos, certains de leurs gestes trahissaient une pudique culpabilité. Joyce passait régulièrement sa main dans ses cheveux et croisait ensuite les bras sur sa poitrine après chaque critique honteuse. Et Aymeric, lui, frottait ses mains moites sur son jean. Ce stress venait-il de la culpabilité ? Ou savait-il qu'il était ridicule de n'avoir trouvé que la méchanceté et l'opportunisme pour exister ?

Ce que Joyce et Thomas ne savaient pas, c'était que le camarade Aymeric nourrissait secrètement une ambiguïté envers Joyce. Chaque fois qu'il regardait les jambes de cette dernière, il bavait devant comme un adolescent prépubère. Mais bien sûr, il n'en disait rien ! Il ne fallait surtout pas devenir la prochaine victime des attaques de sa charmante convoitise. Et vous savez, le pire, c'est que cet homme hypocrite en avait parlé à quelqu'un… Un soir de beuverie, Aymeric avait confié son attirance sexuelle pour la femme de son meilleur ami au défunt Valentin. Ah ! Si les morts pouvaient parler…

Nous aurions tous honte de leurs vérités.

D'ailleurs, à cet instant, les yeux d'Aymeric balayèrent les jambes de Joyce. Et, comme si la jeune femme avait remarqué quelque chose, elle s'assit immédiatement en tailleur, puis elle attrapa le plaide assorti à son canapé, qui se trouvait derrière sa tête, et s'en recouvrit les jambes et le bas du corps. Plus de voyeurisme pour ce pote indigne qui se trouvait devant elle ! L'esprit de l'odieux Aymeric fut très déçu. Mais il continuait de garder bon espoir. « Un jour, tu verras… » pensait-il comme le pervers narcissique qu'il était. Nos furies furent rapidement sorties de leur discussion malsaine. Par la fenêtre qui se trouvait face à elle, Joyce vit des phares de voiture. Les voisins qui habitaient la maison mitoyenne à la sienne étaient déjà rentrés depuis deux bonnes heures. Il ne pouvait donc s'agir que de Thomas. Son cher et tendre.

Leur histoire avait été mise à rude épreuve. Car la dame de caractère n'aimait pas seulement déblatérer sur la vie des gens… Elle était aussi maladivement jalouse. Avec ou sans raison, des disputes éclataient régulièrement. Elle pouvait même aller

jusqu'à la violence physique. Osons le dire, quelques claques pouvaient fuser. Leur entourage aurait pu croire que l'arrivée de la petite Emma dans leur vie aurait apaisé les choses… Mais pas du tout ! C'était même pire ! Si des gens se demandaient ce qui pouvait bien pousser Thomas à rester auprès de Joyce… eh bien, la réponse était assez simple : c'était l'amour.

Bon, ne nous mentons pas, le jeune Thomas avait été dans sa jeunesse ce que l'on appelle « un sacré galopin ». Il était très beau et il le savait. Il s'était donc lui-même autorisé à en jouer plus que de raison. Et avec le temps, il avait cherché à se calmer. Du moins, en apparence. Car son regard allait toujours se balader sur les postérieurs d'autres filles. Mais comme on dit : « Pas vu, pas pris. » Après avoir garé sa voiture comme il faut, l'homme aux allures de rital descendit de son véhicule. Il en fit le tour pour accéder au coffre. Thomas était encore en habit de travail. En effet, le jeune homme travaillait comme préparateur de commande. Autrement dit, il portait un uniforme noir avec le logo de sa société et des chaussures de sécurité. Thomas ouvrit le coffre et il en sortit une grande poche. Il referma l'arrière de l'habitacle, puis il se dirigea vers sa petite maison. Comme à son habitude, il fit une entrée fracassante dans la maison. À peine eut-il franchi la porte d'entrée qu'il cria :

— Salut, la famille ! Vous avez vu la nouvelle ?!

Thomas se força à garder le sourire. Car, comme tout le monde, il avait appris la disparition de Valentin. Le problème, c'est que cette nouvelle ne l'avait pas vraiment enchanté. Il avait accepté de suivre sa femme à l'époque de la brouille entre Valentin et le reste du groupe. Mais pour autant, le jeune homme avait bien du mal à effacer tous les bons moments qu'il avait passés avec le malheureux suicidé.

— Oui, on a vu ! L'autre bouffon a mis fin à ses jours… déclara Joyce avec son éternelle arrogance.

Thomas posa la poche et son contenu mystère contre le meuble qui se trouvait sur sa droite, puis il traversa la pièce et alla embrasser sa femme pour lui dire bonsoir. Puis, il se tourna vers son ami Aymeric et lui fit un *check*.

— Je n'y ai pas cru quand j'ai lu ça dans le journal à ma pause, dit Thomas.

— Tu n'y as pas cru de quoi ? s'irrita Joyce. C'était couru d'avance que ce crétin allait finir par se tuer ! Et si tu veux mon avis, ça fait une ordure de moins à recycler dans nos rues !

Une vive émotion saisit la gorge de Thomas. C'était probablement une pointe de tristesse. Mais le jeune homme ne laissa rien paraître.

— Dis-moi, frangin, qu'est-ce que tu as dans ta grande poche que tu as laissée à l'entrée ? demanda Aymeric qui, encore une fois, ne ratait aucun détail.

— Ça ? lui répondit Thomas. Eh bien, ce qu'il y a dans cette poche, mon ami, c'est la surprise du chef…

Chapitre 3

Le petit ton provocateur que prit Thomas mit les nerfs de Joyce en pelote. Il ne fallut pas plus d'une minute pour que cette dernière perde son sang-froid. Comme un coq s'apprêtant à chanter à l'aurore, elle gonfla la poitrine et laissa sortir :

— Bon ! Tu vas nous dire ce qu'il y a dans cette satanée poche au lieu de fanfaronner ?!

Cette impatience eut raison de l'enthousiasme de Thomas. Après que Joyce eut haussé la voix, Aymeric baissa la tête. Ça devait être son côté soumis et suiveur qui ressortait. C'était assez impressionnant de voir à quel point le caractère de cette femme pouvait réduire au silence deux grands gaillards. Il n'était donc pas étonnant que la jeune femme eût des conflits avec le regretté Valentin par le passé. Thomas aussi cachait un tempérament de feu sous sa fragile gentillesse. Il n'était pas du style à se laisser marcher dessus. Mais malgré tout, il ne dit rien. Il se contenta de tourner les talons et de partir en direction de la poche mystère qu'il avait laissée près de l'entrée.

Cette action eut pour effet de contrarier encore plus Joyce, qui s'égosilla de plus belle :

— Non, mais tu entends quand je te parle ? Tu vas finir par nous dire ce qu'il y a dans ce sac ?

Cette fois-ci, Thomas perdit patience. Il fit volte-face et lui répondit d'un ton à la limite de la colère :

— Tu as deux minutes, peut-être ?! Tu viens de passer la journée à la maison à traîner, comme toujours ! Moi, je viens de me taper dix heures de travail depuis ce matin… Alors, deux secondes ! OK ?!

Ce genre de réaction était vraiment inhabituel chez Thomas. Joyce n'était pas familière avec cette attitude. Son homme ne s'énervait jamais de la sorte. Et pour conséquence, elle n'osa plus rien dire…

Est-ce que cette riposte agressive était une conséquence de la tristesse dissimulée de Thomas ? C'était encore un mystère.

Quoi qu'il en soit, le garçon brun finit par sortir une grande boîte de la poche. Il la tourna de façon que Joyce et Aymeric vissent son contenu grâce à l'illustration qu'il y avait sur l'emballage.

Les deux complices de commérages échangèrent un regard perplexe. Dans les yeux d'Aymeric, on pouvait lire comme de la

peur. Quant à ceux de Joyce, il s'y reflétait plutôt de l'étonnement.

— Ce soir, mes chers petits, dit alors Thomas, nous allons faire une séance de spiritisme avec cette planche Ouija…